

Réflexion Biblique

Y a-t-il antagonisme entre la foi et la science ?

Cet article prolonge l'étude précédente sur les incompatibilités que certains avancent entre la science et la foi. Il poursuit le cycle donné par Henri Blocher sur l'Apologétique, dans le cadre de nos Instituts Bibliques. Merci à Hélène et à Floriane Huser d'en avoir assuré la transcription.

LECTURE : HÉBREUX 11, VERSETS 1 À 3

L'opinion que la science aurait réfuté la foi chrétienne fait obstacle à la foi pour beaucoup de nos contemporains. C'est parce qu'ils pensent la science, dont les succès sont si éclatants, contraire à l'enseignement de la Bible, qu'il ne leur semble pas possible de se tourner vers lui.

Nous avons vu quelles sont les incompatibilités principales aux yeux de ceux qui nous entourent. Au plan des méthodes, on oppose le savoir rationnel d'un côté, et l'élan de confiance du cœur de l'autre ; la recherche d'objectivité d'un côté, l'autre l'exigence d'un engagement intime, de l'autre ; le privilège donné à l'attitude critique et la remise en cause permanente d'un côté, l'acceptation de l'autorité et l'affirmation de vérités éternelles, de l'autre. Au plan des conclusions aussi, science et foi semblent s'opposer. Beaucoup sont persuadés que la Bible regorge de croyances périmées, que son image du monde est mythologique, et sa cosmologie irrécupérable. Galilée est un symbole significatif, aujourd'hui encore, de l'inimitié radicale entre une théologie qui invoque l'Écriture, et la libre investigation des faits par l'esprit scientifique. Le compte-rendu biblique de la genèse du monde est considéré comme incompatible avec la cosmogonie scientifique. Ici ou là, on dénonce encore des erreurs, comme le classement du lièvre parmi les « ruminants » en Lévitique 11. Certains scientifiques sont prêts à récuser la notion même d'âme (« Je n'ai pas trouvé l'âme sous mon scalpel »), et par conséquent tout le discours biblique qui pose une dualité constitutive dans l'homme. A ces difficultés s'ajoute la grande question du miracle.

Nous avons, précédemment, préparé le terrain pour la réponse et explicité ces objections faites à la foi. Il faut maintenant, plus précisément, répondre aux difficultés qui viennent d'être résumées.

I. Principes et méthodes

Sur les principes, il y a des différences de méthode entre la pensée qui se déroule dans la foi éveillée par la Parole de Dieu et celle qui édifie les diverses sciences de la nature ou de l'homme dans nos universités. Il ne s'agit pas de le nier. Mais il existe un principe fondamental pour toutes les sciences, indistinctement : celui de la nécessité pour la démarche scientifique de s'adapter à son objet. Les procédures ne sont pas les mêmes en physique, en psychologie, en géographie : il faut des procédures adaptées à l'objet. C'est foncièrement l'objet qui commande, si la recherche doit être proprement scientifique. Celui qui développerait simplement les schèmes de pensée qu'il a formés en lui-même, sans se soucier de la réalité qui lui fait face, pourrait faire ce qu'il veut, mais il ne s'agirait pas de recherche scientifique. Le propre de la recherche scientifique est de chercher le verdict du réel, face à l'homme qui en recherche le vrai visage ou les lois. La démarche scientifique doit épouser en quelque sorte son objet.

des procédures différentes

Il n'est donc pas surprenant que l'objet différent de la connaissance de la foi implique des procédures différentes de celle des sciences de la nature. Le savant, qui sait qu'il adopte les méthodes les plus conformes à la nature même de son objet, devrait le reconnaître. Les différences d'approche ne doivent pas gêner ni scandaliser, si l'on réfléchit à la différence de l'objet même que la connaissance de la foi prétend connaître et faire connaître.

des malentendus à dissiper

Ceci discerné, que perçoit-on si l'on regarde attentivement les démarches qui se font, de part et d'autre ? Il me semble qu'on peut facilement discerner que ce sont des conceptions très inexactes de la foi et de la science que l'on oppose couramment autour de nous. Conception inexacte de la foi, tout d'abord. On oppose la démarche rationnelle et la foi, simple élan du cœur, mais c'est un malentendu fondamental en ce qui concerne la foi selon la bible. Cherchez dans la Bible, vous ne trouverez aucune recommandation en faveur d'une foi qui ne serait qu'une échappée irrationnelle (« Vous avez bien de la chance d'avoir la foi ! »). La foi biblique s'établit sur des preuves. Est-elle « preuve » ou « conviction fondée sur des preuves » ? Je n'essaye pas de tirer au clair ce petit problème exégétique d'Hébreux 11 :1. Mais il est significatif de voir associés à la foi des mots qui évoquent la preuve, la démonstration, la pièce à conviction. C'est une association courante dans l'Écriture. Ainsi, dans le livre des Actes, il nous est dit que Jésus ressuscité s'est montré à ses disciples de diverses façons, et qu'il leur a « donné plusieurs preuves de sa résurrection » (Ac 1 : 3). En évoquant devant les philosophes d'Athènes le rôle de juge qu'exercera Jésus à la fin des temps, l'apôtre Paul affirme que Dieu en a donné « une preuve certaine », en le ressuscitant des morts (Ac 17 :31). L'idée que foi et preuves s'opposeraient fondamentalement, est une idée qui n'est pas du tout biblique ! La foi selon la bible trouve un ferme appui dans des faits dûment attestés. La foi biblique est une démarche hautement rationnelle. L'apôtre Paul écrivait : « Je vous parle comme à des hommes intelligents, jugez vous-mêmes ce que je vous dis. » (1 Co 10 :15)

On s'est mépris à ce propos pour deux raisons principales, deux mauvaises raisons.

Le mot cœur a changé de sens, et n'est plus employé aujourd'hui dans notre conversation courante au sens biblique. Il signifie pour nous le siège des affections, et donc s'oppose à la raison dans le langage de tous les jours. Dans son sens biblique, le cœur est d'abord l'organe de la pensée et du vouloir. C'est le centre de la personne, le siège de la volonté et de la raison. A juste titre, il est traduit par « bon sens », ou « intelligence » quand il revient dans le livre des Proverbes. En citant Jérémie 31, là où le texte original a « cœur », le texte grec de l'épître aux Hébreux emploie le mot « intelligence » (Hb 10 :16). C'est le sens vrai du mot ! Que le cœur soit l'organe de la foi est évident, dans la Bible. Mais cela ne veut pas dire un simple élan affectif, cela désigne une démarche tout à fait rationnelle où la volonté a aussi sa part. Ce premier facteur de déviation du sens a égaré un certain nombre de gens. « Foi du cœur », on a pensé que cela voulait dire démarche irrationnelle, mais ce n'est pas cela du tout !

Une deuxième raison d'opposer foi et intelligence est la présence dans la Bible de certaines attaques contre la sagesse de ce monde et ses prétentions à l'intelligence (1 Co 1 et 2). Certains se sont imaginé que l'apôtre faisait une opposition entre la foi et l'intelligence comme telle, et s'opposait à tout usage de la raison. Mais ce n'est pas du tout cela ! Paul récuse une intelligence dévoyée, fonctionnant selon les principes philosophiques d'une humanité hostile à Dieu et idolâtre. C'est une raison dévoyée qui s'oppose à la vraie sagesse de Dieu, qu'il faut recevoir bien qu'elle soit dénoncée comme « folie » par le monde. Au chapitre 12 de l'épître aux Romains, Paul dit très clairement : « Soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence, ne vous conformez pas au présent siècle, au schéma que la culture contemporaine vous a imposé. » Il ne s'agit donc pas de congédier l'intelligence pour se réfugier dans un espèce de brouillard plus ou moins chaleureux. La foi est une démarche solidement fondée sur des preuves que fournit le Seigneur dans la manifestation qu'il nous donne de lui-même et de ses plans.

On peut dire que la foi s'oppose au moins autant à la crédulité qu'à l'incrédulité. L'homme hostile à Dieu oscille entre crédulité et incrédulité. Il refuse ce que Dieu lui propose avec pourtant suffisamment de preuves pour le convaincre s'il ne se cuirasse, et devient incrédule parce que dans son orgueil il ne veut pas se laisser enseigner ; mais en même temps, il tombe dans la « crédulité » croyant des choses proprement incroyables sans preuves. Notre époque qui se targue de tant de rationalité est aussi celle de la multiplication des charlatans, de l'astrologie même parmi des personnes très intelligentes. C'est une association tout à fait caractéristique.

La foi biblique s'oppose simultanément à l'incrédulité de l'homme orgueilleux qui ne veut savoir que par lui-même, et à la crédulité de celui qui gobe n'importe quoi. Il y a ici, à propos de la foi, un malentendu extrêmement tenace qu'il faut dénoncer. La foi chrétienne n'est pas si loin d'une démarche scientifique bien que l'objet en soit différent, et qu'il y ait par conséquent des différences dans les procédures.

foi et remises en questions personnelles

La foi chrétienne reçoit ce que l'autorité suprême du Seigneur l'invite à croire. Elle sait qu'il s'agit de vérités éternelles qui ne risquent pas d'être remises en cause. Mais cela ne veut pas dire que le croyant estime qu'il sait tout ! Qu'une fois qu'il a reçu comme un paquet tout ficelé ce que le Seigneur a voulu lui révéler, tout est réglé, il possède la vérité sans qu'il ne soit plus question désormais de bouger d'un pouce !

Nous savons, parce que l'Écriture nous invite à le comprendre, que la vérité éternelle dont Dieu nous fait part dans sa Parole, doit trouver en nous la réceptivité intelligente et active pour que nous en prenions la juste possession. Mais cette possession ne nous donne pas barre sur cette vérité, elle nous permet de comprendre ce que notre Seigneur veut nous dire et nous invite à faire. L'attitude d'autocritique, de remise en cause permanente, doit aussi se retrouver dans la pensée qui se développe dans la foi. Nous avons à nous savoir, nous, faillibles, même si la vérité que Dieu nous communique est infaillible ? Nous ne pouvons jamais nous targuer de l'avoir comprise exactement comme elle est, d'en avoir fait le tour.. Au contraire, nous devons nous rappeler qu'elle est à bien des égards inépuisable, qu'il subsiste des mystères, que nous ne connaissons qu'en partie, que demeurent des choses difficiles à concilier, et qui demandent un travail intellectuel à remettre sans arrêt en service. Ces aspects d'autocritique sont nécessaires, aussi, dans la démarche de la pensée chrétienne qui dépend de la foi.

La révélation biblique est en quelque sorte comme le donné naturel qu'observe le savant. La Parole que Dieu nous adresse est sûre, infaillible, tout comme, pour le savant, le donné naturel qu'il étudie est sa référence. Il ne va pas dire que les faits ont tort. C'est sa tentation, tout comme c'est la nôtre, dans la foi chrétienne, lorsque ce que nous dit la Bible ne nous plaît pas. Si, à cause de la rigidité de ses hypothèses, un savant peut être tenté de penser que le réel a tort, un savant de bonne fibre il sait que la réalité n'a pas tort. S'il y a contradiction, c'est que ses théories ne sont pas adaptées, et qu'il faut recommencer. Il en va de même lorsque nous nous confions en la Parole de Dieu : nous adoptons la même attitude que le savant à l'égard du réel qu'il étudie. Ce réel est la référence, il a sa cohérence, tout comme la Parole de Dieu biblique.

En fait je suis prêt à soutenir que, s'il peut y avoir une entreprise scientifique par rapport au réel, c'est parce que ce réel scientifique est formé par la parole de Dieu. Si la science peut se déployer à son égard c'est qu'il est comme un livre, comme une première Bible. C'est Dieu qui parle par le moyen de l'ordre du monde qu'il a institué, de même qu'un artiste parle par la forme qu'il a donnée à son œuvre. S'il n'y avait pas cette parole intelligente pour structurer le monde que le savant étudie, et si celui-ci n'avait pas à l'égard de ce monde un peu de l'attitude du croyant à l'égard de la Bible, aucune science ne pourrait être édifiée.

la vraie nature de la science

Nous passons ici au deuxième volet à considérer lorsqu'on oppose science et foi : cette opposition procède également d'une conception déformée de la science. Si la foi biblique n'est pas un élan irrationnel, symétriquement, la science est loin d'être une démarche de pure objectivité, de raison déconnectée de toutes les autres fonctions de l'homme intérieur.

L'image que bien des personnes se font de la méthode scientifique, et qui s'oppose alors à la foi, est une image héritée du 19^e siècle et inspirée par la philosophie scientiste de l'époque. Mais elle ne correspond pas à la démarche effective du savant, ni à ce qu'aujourd'hui les philosophes des sciences admettent couramment quant à la démarche scientifique. Cette démarche scientifique est aussi marquée de subjectivité. Certes, il faut tendre à l'objectivité, on ne peut pas dire n'importe

quoi ni poser des thèses à sa guise, mais il est inéluctable que la subjectivité du savant soit impliquée.

Il y a bien sûr, mais cela est circonstanciel, « l'équation personnelle » du savant. Le savant va, de fait, orienter sa recherche en fonction de son état affectif, de ses ambitions, de sa rivalité avec untel, de l'espoir d'être nobélisable un jour... c'est ce que nous racontent les gens un peu initiés aux modes de fonctionnement du monde scientifique. Cela joue un rôle non négligeable, mais on pourrait dire que cela reste extérieur à la démarche scientifique comme telle. Ce qui est plus intérieur à cette démarche est la part de l'imagination, qui est considérable dans tous les progrès décisifs du progrès scientifique. De nombreux philosophes des sciences le mettent en valeur : les savants ne sont pas seulement des gens « froids » qui, parce qu'ils ont repéré une récurrence parmi les phénomènes, se disent par induction que telle loi doit opérer. En fait les grands savants sont des créatifs, des imaginatifs. Ils ont vu un phénomène se produire l'une ou l'autre fois, et d'un coup, c'est le déclic, ils se disent : « Et si jamais c'était ça ? » Une nouvelle façon de voir ce que l'on sait déjà se présente à leur esprit, ils forgent une hypothèse, construisent un modèle, souvent sur des bases encore très ténues. Puis ils imaginent – encore l'imagination ! - quelle sorte d'expérience pourrait être conçue pour vérifier ou démentir l'hypothèse ou le modèle. Karl Popper, grand penseur scientifique, précise d'ailleurs que l'expérience permet surtout de démentir les hypothèses non valables : lorsqu'une expérience réussit, on ne peut jamais être absolument sûr de la raison de cette réussite, il peut y en avoir tant ! Par contre, une infirmation par l'expérience permet de dire que l'hypothèse ne peut pas jouer et qu'il faut en forger une autre.

L'imagination joue donc un rôle considérable : tout dépend des horizons, des perspectives générales que le penseur admet. Celles-ci là ne peuvent jamais être totalement démontrées : ce sont celles que l'on accepte dans la communauté scientifique d'une époque. En fonction de l'horizon des choses qu'il admet, un savant imaginera une hypothèse ou en sera incapable. C'est la raison pour laquelle plusieurs savants, malgré ce rôle de l'imagination très individuelle, peuvent découvrir quelque chose de neuf au même moment : il fallait qu'un certain nombre de conditions soient réunies, que l'horizon de leur savoir scientifique soit courbé d'une certaine façon pour qu'une hypothèse soit envisageable et puisse germer dans leur esprit. Mais tout cela nous éloigne de l'image du savant qui fonctionnerait en mettant simplement en œuvre une pure raison froide sur la base de faits déjà enregistrés.

la science et ses actes de foi

L'horizon du savant joue, mais, plus décisivement encore, ses présupposés. Le savant ne peut jamais forger une hypothèse, imaginer une expérience, et surtout déterminer le verdict de l'expérience, sans avoir un certain nombre de présupposés. Il lui faut des critères pour déterminer ce verdict, et qui sont antérieurs à la formation même de ses hypothèses. Il faut toujours un point de départ, quelque chose qu'il ait posé premièrement, et qui ne soit pas démontré par les procédures qu'il met en œuvre. Cela a, semble-t-il, été formalisé mathématiquement. Des étudiants en mathématiques m'ont dit, quand j'ai exposé ce genre de choses en classe de philosophie, que Kurt Gödel a pu démontrer de façon mathématique qu'il est impossible qu'un système se démontrant entièrement lui-même puisse être jamais construit. Il est inéluctable qu'un système repose toujours sur un certain nombre de postulats, d'axiomes antérieurs à lui-même. Il y a toujours une dépendance de la démonstration à l'égard d'un non démontré préalable. Le savant au fond, fait donc un acte de foi. Au départ de sa démarche même, il y a aussi un acte de foi. Il présuppose un certain nombre de choses sans lesquelles sa démarche n'est pas possible.

Cela se compare tout à fait à la démarche du croyant biblique à l'égard du contenu de la révélation verbale que nous avons dans l'Écriture sainte. Il y a un acte de foi qui ne correspond pas à quelque chose de démontré préalablement, mais qui va ensuite se justifier rationnellement par sa fécondité même, par le fait que cela correspond à la réalité, et qu'il y aura un enrichissement d'intelligence. Certes, il existe des « actes de foi » que l'on peut poser, et qui reçoivent tant de démentis de la réalité, qu'il faut bien se dire que l'on s'était fourvoyé. Mais d'autres actes de foi engendrent une pensée si riche, si satisfaisante, et une appréhension de la réalité si cohérente,

que l'on peut se dire que cet acte de foi était justifié ; il n'était pas simplement une décision arbitraire ne conduisant à rien.

On peut dire, me semble-t-il, que la science moderne repose sur un acte de foi suscité fondamentalement par l'influence biblique sur la culture de l'occident chrétien où la science moderne est née. Cet acte de foi pose la cohérence du réel, l'existence de lois régulières qui gouvernent les phénomènes, et qui sont accessibles à l'intelligence humaine. Cet acte de foi n'est pas justifié par une démonstration préalable. Mais il est justifié a posteriori par le fait que la science ainsi engendrée obtient des succès : une vision cohérente, la mise en ordre si éclatante d'une multiplicité de phénomènes, puis les succès dans la mise en pratique. Cela ressemble tout à fait à l'acte de foi du croyant à l'égard de la Bible : suscité par le message qui nous touche intérieurement, cet acte de foi se trouve ensuite confirmé par la cohérence, par l'ordre et l'harmonie ainsi accordés à notre vision des choses et de nous-mêmes.

Emile Caillet, un intellectuel, raconte comment sa conversion s'est passée, par la lecture d'un Nouveau Testament dans les tranchées de la guerre de 1914. « L'expérience que j'ai faite à ce moment là était la suivante : jusque là, j'avais lu des livres que je comprenais, mais là c'était un livre qui me comprenait. » C'est un livre capable de nous apporter la lumière sur nous-mêmes – et c'est la justification de l'acte de foi que nous faisons. Il nous donne une vision cohérente de la réalité dans laquelle nous sommes et dont nous faisons partie. Et, comme dans les sciences, la justification est donnée dans l'application pratique. Il y a donc une nette similitude à cet égard entre science et foi.

la crise de la science

La crise de la science en notre siècle me semble correspondre à la mise en doute du présupposé fondamental à l'origine de la fécondité de la méthode scientifique, et sur lequel la science elle-même repose : l'existence d'un monde rationnellement ordonné, façonné par une sagesse que l'homme est capable de connaître, lui qui en fait partie et s'en distingue suffisamment pour, doué d'intelligence, retrouver les voies de l'intelligence créatrice dans le monde et discerner les lois qui opèrent. A partir du moment où les savants et les penseurs qui réfléchissent sur la méthode scientifique refusent l'idée d'un Dieu créateur, d'une intelligence fondatrice à l'égard du monde et qui a suscité en l'homme son image privilégiée, il devient incompréhensible pour eux que le monde soit rationnellement ordonné, et en même temps que l'homme doué d'intelligence de façon distincte puisse retrouver cet ordre rationnel. On ne voit vraiment pas pourquoi, si on élimine tout Dieu créateur, les choses seraient ainsi.

D'où la crise. Que fait le savant ? Il ne le sait pas. Certains disent qu'il n'y a pas d'ordre rationnel intelligible dans la réalité : tout ce que nous faisons, c'est de développer nos hypothèses et de déterminer nos recettes de laboratoire. Une théorie quelque peu extrême, va dans ce sens : l'opérationnalisme. Dans cette vision, on ne peut pas parler de connaissance du réel par la méthode scientifique. Le mot même de « science » se vide de son sens, qui est « connaissance » ! Il n'y a que des opérations, de type mathématico-technique. Pourquoi est ce que cela marche ? On ne le sait même pas !

De grands débats se déroulent entre philosophes des sciences sur l'idée de correspondance avec le réel. Y a-t-il un réel ? La théorie scientifique a-t-elle une correspondance avec le réel ? Certains répondent qu'on ne peut pas penser autrement : la méthode scientifique est tout entière construite sur cette base. On interroge manifestement le réel par l'expérimentation, même lorsque celle-ci prend des voies très indirectes avec des matériels d'une complexité aussi effroyable que ceux construits au CERN près de Genève. On parle, significativement, de « traquer les particules », on cherche à rattraper quelque chose, c'est bien la preuve que l'homme ne soliloque pas lorsqu'il construit une théorie scientifique. Il y a un partenaire dans l'affaire. Il y a un réel, qu'il faut faire avouer : c'est « oui » ou c'est « non » ! Ainsi, certains savants, dont Karl Popper, qui jouit d'un grand prestige, ne peuvent pas nier l'idée de correspondance avec le réel. La théorie scientifique n'est pas une sorte d'image du réel, qui en donnerait comme la contrepartie ; c'est plutôt une tranche du réel, que l'on découpe, mais c'est une tranche du réel, il y a une telle correspondance.

Mais d'autres, parce qu'ils n'ont plus le présupposé de foi dont j'ai parlé, disent que la correspondance est inimaginable. Comment ce réel aurait-il une telle connivence avec notre intelligence qui fabrique ses hypothèses ? Il vaut mieux penser que c'est une projection : tout vient de nous, nous projetons un ordre qui n'est pas dans les choses. Mais cela ne correspond pas à la méthode scientifique, dans sa structure effective ! Crise donc, chez les savants eux-mêmes, en tous cas chez ceux qui cherchent à savoir ce qu'ils font. D'autres disent que, sans savoir si ce qu'ils font correspond ou non au réel, ils continuent. C'est une façon de se fermer les yeux pour ne pas s'interroger sur les fondements.

La crise des sciences vient précisément de ce que la science n'est pas une activité qui peut se passer d'un présupposé de foi. Ces démarches trouvent donc, en fait, un parallèle remarquable dans la démarche de la foi biblique. Au plan des principes, nous devons donc dire que l'opposition entre science et foi n'est pas du tout une opposition d'antagonisme ou de symétrie comme entre blanc et noir, ou gauche et droite. Il y a des différences qui impliquent certaines oppositions. Il est bien vrai que l'engagement que la foi chrétienne demande est beaucoup plus profond, plus global plus intime que celui que le savant doit faire lorsqu'il s'engage dans sa démarche scientifique. Le savant n'implique pas toute sa personne de la même façon que la foi chrétienne requiert toute la personne. Mais c'est à cause de la différence d'objet : l'objet de la connaissance chrétienne, c'est Celui qui nous revendique tout entier et qui seul a le droit de nous revendiquer tout entier. Donc les oppositions qui subsistent sont des oppositions partielles dont on peut rendre compte par la différence de l'objet connu.

II. Les résultats

Si au plan des méthodes, l'antagonisme entre science et foi se résorbe, qu'en est-il des résultats ?

Il me semble, de nouveau, que l'on a déformé les réalités des deux côtés, pour les faire apparaître contraires. S'il y a une disharmonie entre les conclusions dites scientifiques et les affirmations bibliques, c'est que l'on a tordu les unes et les autres, de manière à les empêcher de se rencontrer convenablement.

Il est impossible de prendre tous les sujets, car si l'on parle des résultats et des conclusions, le champ est illimité ou presque. Nous nous arrêterons à quelques points.

présupposés philosophiques

Il est évident que les conclusions dites scientifiques sont contestables, de ceux qui s'imaginent avoir complètement éliminé l'idée d'âme humaine simplement parce qu'ils ne l'ont pas trouvée dans leurs recherches de chimie ou de biologie. La formule : « L'âme, je ne l'ai pas trouvée sous mon scalpel » de Claude Bernard je crois, est l'expression typique d'une myopie volontaire, d'un coup de force méthodologique, qui n'a rien de scientifique. C'est une préférence philosophique que l'on affirme en disant cela. Car il est bien évident que, s'il y a une âme au sens biblique, ce n'est pas sous le scalpel qu'elle apparaîtra ! Donc déformation évidente de conclusions qui ne sont pas authentiquement scientifiques.

la cosmogonie

Nous traiterons de la cosmogonie dans une prochaine séance à propos de la théorie de l'évolution, de la genèse du cosmos et de l'humanité. Il me semble prématuré de parler de thèse prouvée et de résultats acquis. Il s'agit d'hypothèses qui ont en leur faveur des indices nombreux, de recoupements qui ont une certaine autorité... d'avance je dis que je donne à certaines thèses au moins, un assez fort coefficient de probabilité. Mais je ne crois pas que l'on ait le droit de dire que la théorie de l'évolution est un fait désormais irrécusable et indubitable. Trop de présupposés indémonstrables entrent en jeu, trop de questions d'horizon contestables sont impliquées. Nous

sommes là dans une situation limite, comme avec nombre de sciences humaines. Les conclusions dites scientifiques sont peut-être trop hâtivement tirées, au plan scientifique il faudrait être plus modeste, du moins pour certains. Mais du côté biblique, de même, ce que l'on impute à la Parole de Dieu n'a pas toujours de véritable fondement dans l'Écriture. Si l'on fait dire à la science ce qu'elle ne dit pas, en tous cas de façon péremptoire, il arrive aussi que l'on fasse dire à l'Écriture qu'elle ne dit pas, quand on la comprend selon son intention, selon le langage qu'elle a adopté et selon des méthodes d'interprétation rigoureuses. C'est en général à la suite de ces deux déformations que l'on obtient des antagonismes.

la cosmologie

Quant à la cosmologie, je crois vraiment pouvoir dénoncer ce que l'on attribue couramment à l'Écriture. La cosmologie couramment enseignée du côté des sciences a un bon degré de plausibilité. Mais ce que beaucoup imputent à la Bible n'y est pas ! On prend des textes poétiques qui parlent des piliers de la terre, des écluses des cieux, et on néglige totalement qu'il s'agit de poésie ! A partir de là, on bâtit l'idée que ce que « croyaient les Hébreux ». Mais les images employées dans les divers textes poétiques sont incompatibles entre elles si on les prend littéralement, sans les traiter comme des images. Ici on voit des piliers, ailleurs il semblerait que le ciel soit comme une voûte solide, mais ailleurs encore il est question d'une « étoffe légère » que le Seigneur étend comme on étend une toile de tente (Es 40 :22). Que ces deux images puissent être employées montre qu'il n'y avait pas une théorie que les auteurs bibliques prétendraient enseigner, avec sanction divine, sur la structure du cosmos et la solidité éventuelle d'une voûte céleste.

Très souvent on impute au mot « raqia » employé en Genèse 1, et traduit « étendue » dans la version Segond, mais « firmament » dans d'autres versions, le sens de voûte solide. On nous dit que, pour les Hébreux, il y avait une voûte solide et que c'est grâce à la solidité même de cette voûte que l'océan céleste, qui était par-dessus, était empêché de déferler sur la terre dans un déluge meurtrier. Mais le mot en lui-même ne signifie pas « voûte solide » : le terme vient du travail du métal, il faut le reconnaître, mais il évoque une feuille de métal (d'or, par exemple), martelée de façon à avoir une minceur extrême. Une telle feuille peut être extrêmement légère, et martelée pour avoir une grande étendue, d'où la traduction « étendue ». Dire que les Hébreux croyaient à une voûte solide parce que ce terme est employé n'est donc pas correct.

Quand aux « écluses des cieux », une citation fort significative montre que les Hébreux ne se faisaient pas du tout l'image d'une voûte solide avec des fenêtres percées. Le psaume 78 fait un parallélisme synonymique, classique en poésie hébraïque, au verset 23 : « Il donna des ordres aux nuages d'en-haut, il ouvrit les portes du ciel pour qu'il pleuve ». On parle bien des nuages. Et on les désigne par l'expression « ouvrir les portes des cieux » pour qu'il pleuve. C'est la preuve que la théorie imputée aux auteurs bibliques n'était pas du tout dans leur esprit.

En fait, ce qui frappe lorsqu'on lit l'Écriture et qu'on la compare avec des textes des cultures avoisinantes de la même époque, ce n'est pas tant que la Bible aurait anticipé sur la science moderne. Personnellement, je ne pense pas que cela soit fréquent, en tout cas. Mais ce qui est frappant, c'est sa chasteté, sa prudence à cet égard. Comme par hasard, la Bible évite de dire les choses qui correspondraient à des opinions de son temps et qui seraient maintenant complètement ridicules. La Bible se contente d'un langage de type poétique, elle contente d'évoquer ce qui se voit - et cela se voit toujours. Ce n'est pas incorrect que de parler ainsi. Mais elle ne fait pas de théorie sur les mécanismes qui seraient derrière les phénomènes qu'elle décrit. Elle évite donc de se lier à une théorie pseudo-scientifique d'une époque, qui serait aujourd'hui intenable. Il est assez extraordinaire de constater comment la Bible a réussi à se préserver de la contamination d'idées cosmologiques de son époque. On ne les trouve qu'à titre d'écho poétique, elles ne sont pas présentées comme des éléments d'une théorie du monde, et cela me semble extrêmement significatif.

affirmations contraires à la science

Nous reprendrons le sujet de la cosmogonie à part. Mais en ce qui concerne les exemples éparpillés d'affirmations qui seraient prétendument opposés à la science, vraiment je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup. Celle qu'on cite souvent du « lièvre qui rumine » doit être traitée de la manière suivante. Il ne s'agit pas d'essayer de prouver qu'en effet, le lièvre rumine. Certains évangéliques ont trouvé dans une revue, tout à fait non chrétienne, un article où il est dit qu'il se produit dans le système digestif du lièvre quelque chose qui rappelle la rumination. C'est possible, mais je ne pense pas que cela soit la bonne manière de résoudre cette difficulté. Il faut comprendre qu'accuser le texte biblique d'erreur scientifique à cet endroit, c'est se méprendre radicalement sur son intention, et sur le sens de la classification. Quel est le sens de cette classification entre animaux purs et impurs ? C'est d'inculquer à Israël l'idée du pur et de l'impur. Il s'agit, comme le Nouveau Testament le montre bien pour l'ensemble des dispositions extérieures de la loi d'Israël, d'un processus éducatif. Dieu veut inculquer des notions, et utilise des exemples. Il classe les animaux en purs et impurs. On notera que l'homme fait partie des impurs, c'est très significatif ! Et Dieu les classe d'après des critères tout à fait superficiels, pour que ces valeurs soient éducatives. Les textes ne cherchent absolument pas à constituer une science, en fonction du vrai système digestif des uns ou des autres. Il s'agit, comme on illustre des choses avec les enfants, de faire des classifications selon de pures apparences, pour que cela marche ! Peu importe que cela soit un vrai ou un faux ruminant, du moment qu'il a l'air, extérieurement, de ruminer c'est ce qui importe, pour que l'éducation de séparer les animaux en diverses classes fonctionne, et soit efficace. Critiquer le texte biblique parce que le lièvre est classé en fonction d'une apparence extérieure avec les ruminants, c'est montrer que l'on est tout à fait myope, que l'on n'a pas compris le texte ! C'est faire une erreur d'interprétation tout à fait caractéristique. C'est très symptomatique, aussi. Cet exemple illustre bien l'erreur d'aiguillage que font en général ceux qui croient devoir opposer le texte biblique et les conclusions des savants solidement fondées.

Nous pouvons admirer cette liberté que montre le texte biblique à l'égard de conceptions de l'époque. Dans les textes égyptiens, mésopotamiens, on découvre de nombreuses affirmations totalement absurdes qui obligent à dire qu'ils se fourvoyaient. Rien de cela dans l'Écriture. On ne fait pas de théorie sur la valeur hygiénique des lois établies pour Israël. Mais 3000 ans plus tard, ou plus, nous constatons que ces lois correspondent parfaitement à des principes reconnus d'hygiène. Il n'y a rien contre quoi nous ayons à nous élever, au nom d'un savoir meilleur.

Voilà les deux grands volets sur l'opposition science et foi. Nous développerons quelques pensées sur le sujet du miracle dans un troisième et dernier volet sur le sujet.

Henri Blocher